

Puissance de la métaphore

Marie-Andrée Lamontage

Numéro 73, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontage, M.-A. (2018). Compte rendu de [Puissance de la métaphore]. *L'Inconvénient*, (73), 46–47.

PUISSANCE DE LA MÉTAPHORE

Marie-Andrée Lamontagne

À quoi bon écrire ou lire des romans si ce n'est pour tutoyer le mythe ? N'ayant été exposée qu'indirectement au mythe américain par une grand-mère franco-américaine et des petits-cousins vivant toujours en Nouvelle-Angleterre, il m'est difficile de ne pas lire comme un morceau d'anthologie, et donc comme pure littérature, la tirade que voici. Je la trouve dans le roman *Underground Railroad*, de Colson Whitehead, où un chasseur d'esclaves en fuite la sert à sa proie qu'il vient de récupérer et de remettre dans les chaînes. Ce type est un rustre, mais il sait parler : « Mon père aimait bien faire son discours indien sur le Grand Esprit [...]. Après toutes ces années, moi je préfère l'esprit américain, celui qui a fait venir de l'Ancien Monde pour conquérir, bâtir et civiliser. Et détruire ce qui doit être détruit. Pour élever les races inférieures. Faute de les élever, les subjuguier. Faute de les subjuguier, les exterminer. C'est notre destinée par décret divin : l'impératif américain. »

Je me tromperais, bien sûr, si je lisais comme un morceau d'anthologie ce passage qui est tout sauf littérature, c'est-à-dire fabrication. Et cela, même si *Underground Railroad*, oui, est un grand roman. Comment de larges pans mythiques peuvent infuser une œuvre de fiction dont tous les ressorts continuent de tendre obstinément vers les buts qui sont les siens – séduire, retenir et, peut-être, changer son lecteur –, cela ne peut se comprendre qu'au prix d'un

décemment. Sortir de soi est ici un préalable, et tout autant se garder de surestimer la portée de la citation, passage obligé de la critique, alors que c'est l'esprit tout entier du roman que le lecteur devrait pouvoir saisir par le commentaire, pauvre commentaire.

Avant sa construction tout en élan, avant son ton exempt de prêchi-prêcha, la puissance narrative d'*Underground Railroad* réside d'abord dans l'absolue liberté de créateur que s'accorde Colson Whitehead en faisant surgir ici un véritable chemin de fer construit à bras d'hommes, dans des conditions extrêmes, et pourtant réel, avec ses traverses, ballast, tunnels, gares, locomotive, conducteur. Ce chemin de fer est clandestin, car il convoie les esclaves en fuite vers la liberté associée à leur nouveau statut : en Géorgie vous faisiez partie du « cheptel » ; en Caroline du Sud vous êtes du « personnel débutant », en usine ou de maison, au service de Blancs aisés, qui vous paient. Le progrès est considérable. Nous sommes dans les années 1810. Des voix morales s'élèvent, des expériences d'émancipation sont tentées çà et là, dans certains États ou milieux progressistes, mais tout reste à faire.

Oubliez les chromos qui montrent des nounous noires aux seins généreux ou de grands gaillards rieurs à chapeaux de paille, attachés à leurs maîtres et faisant partie de la famille qui s'égaillie sous les magnolias en fleurs. Cinéma et propagande, dira le roman. Vous êtes

nègre, vous n'avez pas vingt ans et vous avez déjà été vendu deux ou trois fois au moins. Vous en avez assez d'être battu au fouet et marqué au fer rouge, d'être l'esclave sexuelle du maître si vous êtes une femme, et plus généralement vous en avez assez de la vie quotidienne dans des baraquements où les esclaves, avec la férocité des opprimés, se disputent le moindre privilège. Bien sûr, vous craignez les châtiments, les sévices, les lynchages, mais l'appel de la liberté est le plus fort. Un jour vous fuyez. Alors vous empruntez le chemin de fer clandestin. Voici comment.

L'école du réel

On accède à cette voie ferrée bien spéciale en pénétrant dans certaines maisons amies, habitées par des Blancs abolitionnistes et qui tiennent lieu de gares. On y arrive en pleine nuit, crasseux, aux abois, blessé. Le fermier ouvre la trappe qui conduit à la cave, on descend un escalier raide puis un autre encore jusqu'au moment où on se retrouve sur le quai, le long d'une voie qui s'enfonce dans un tunnel. Un train passera par là dans quelque temps. Il n'y a qu'à attendre. On attend donc, affamé, puant et dans la terreur d'être repris. Arrive le train. On monte à bord. On part vers une destination improbable, qui ne sera connue qu'à l'arrivée. Le trajet est périlleux. Quand elle accède à l'air libre, la voie est parfois envahie de ronces et de broussailles. Il suffit alors de les écarter.

Mais il arrive que la locomotive bute sur un tas de pierres et de gravats. Il s'agit au mieux d'un leurre qui doit tromper les esclavagistes et que le train saura contourner ; au pire d'un signe que la voie a été abandonnée, étant devenue trop dangereuse, la perspective d'être lynché, pendu, lapidé, mutilé ou brûlé, tant pour les esclaves en fuite que pour leurs complices, demeurant très réelle. Alors il faut rebrousser chemin, trouver une autre voie, même s'il est probable que la maison amie du chef de gare a déjà brûlé et que ce dernier, Blanc ou Noir, se balance maintenant au bout d'une corde, avec les esclaves rattrapés – *strange fruit*, chantait lugubrement Billie Holiday, pour désigner celui ainsi puni. Enfin, on arrive quelque part – Caroline du Sud, Indiana ou Boston. Mais même alors, la liberté n'est pas gagnée. Après 1850, une loi permet aux chasseurs de primes de récupérer le « bien » des propriétaires de plantations jusque dans les États du Nord, et c'est le Canada qui fait alors figure de terminus de rêve.

Dans le roman, le chemin de fer clandestin est décrit et emprunté de manière très concrète, aussi concrète et attestée que la réalité esclavagiste qui a fait de Cora, seize ans, une esclave sur la plantation Randall, en Géorgie, comme sa mère et sa grand-mère ; Cora qui un jour décide de s'enfuir avec un autre esclave, Caesar, originaire de la Virginie où il a reçu un badigeon d'ins-truction, grâce à une maîtresse éclairée. En réalité, le chemin de fer clandestin, l'*underground railroad*, était un itinéraire invisible qui traversait quatorze États américains, ainsi que le Haut et le Bas-Canada. Un itinéraire parcouru à pied ou sous les bâches des chariots, avec la complicité d'abolitionnistes de divers horizons – méthodistes, quakers, progressistes, baptistes, Noirs, Blancs, hommes, femmes, Américains, Cana-diens.

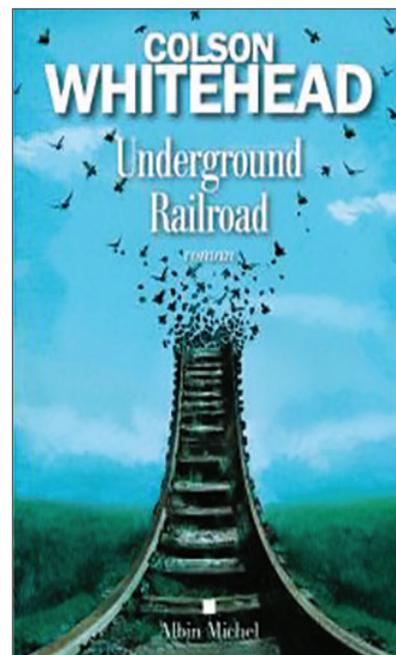
Du point de vue de l'Histoire, ce qu'on appelle le chemin de fer clandestin est donc une métaphore, tandis que le roman en fait un vrai chemin de fer. Le renversement de perspectives est astucieux. Habilement mené, il ne se laisse pas deviner dans le roman, sauf si l'on se surprend à être attentif à quelques

imprécisions de lieux et de dates trop récurrentes et trop contrastées avec l'ensemble pour ne pas être voulues. Attentif aussi à certaines scènes qui s'incrument dans la mémoire, entourées d'un halo onirique. Par exemple, lorsque Cora, lancée dans son périple de fugitive jusque-là très réalistement rendu avec ses dangers, ses rencontres de hasard, ses revers de fortune, se retrouve encore une fois à attendre un train improbable, le long de la voie ferrée clandestine. À son grand étonnement, le train qui s'arrête pour elle n'a plus rien du wagon de marchandises sale, brinquebalant et détourné de son usage pour la bonne cause. La voici invitée à monter à bord d'un vrai wagon de passagers pourvu de banquettes, de tables et de rideaux aux fenêtres par lesquelles on voit défilel l'Amérique, le train étant la seule façon de voir son vrai visage, comme il sera d'ailleurs dit à quelques reprises dans le roman. Face à de telles scènes, et en dépit de leur réalisme affiché, le doute s'insinue, même si c'est avec un certain décalage, le lecteur étant toujours bluffé sur le coup par la précision de la nar-ration.

Un métier d'avenir

Colson Whitehead – le patronyme laisse songeur : quelle ironie, quels sangs mêlés ne dit-il pas ? – est un romancier noir, auteur d'une demi-douzaine de romans par ailleurs traduits en français, prix Pulitzer notamment pour ce roman dont Barack Obama a fait publiquement l'éloge, avec les retombées que l'on imagine. Avec raison, surtout. L'écrivain prend ici à bras le corps l'Histoire et ses mythes et les fait danser avec la fiction jusqu'à ce que les unes et les autres se confondent dans la mythologie propre au roman qui s'élabore sous nos yeux.

Ainsi, il est sans doute attesté – faisons aussi danser l'oxymore – que le fait d'avoir rendu obligatoires les cours d'anatomie dans les facultés de médecine des États du Nord a suscité un trafic de cadavres et fait apparaître en Amérique un métier déjà présent dans le Vieux Monde, celui de « résur-recteur », qui consistait à déterrer des cadavres dans les cimetières pour les re-vendre aux étudiants en médecine à qui



incombait la responsabilité de trouver le matériau de leurs travaux pratiques. Les cadavres des pauvres ne suffisant pas à la demande, les cadavres des nègres, c'était inévitable, ont fait les frais de cette pé-nurie d'un nouveau genre.

Colson Whitehead s'empare du détail, qui appartient à l'Histoire, et l'annexe à son propos. Une nuit, près de la fosse, alors que l'étudiant en médecine Stevens accomplit furtivement sa besogne, assisté d'un Irlandais pauvre, ivrogne et raciste, le fil de ses pensées le conduit à une vérité : « Quand ses condisciples entamaient de leur lame un cadavre de Noir, ils faisaient davan-tage progresser la cause de ces gens que l'abolitionniste le plus vertueux », la dissection faisant apparaître les mêmes viscères et les mêmes organes sous la peau d'une autre couleur. On se dit alors qu'une intuition de romancier bien tournée, insérée au bon moment, a valeur de réel, a valeur d'éthique. ■

UNDERGROUND RAILROAD
Colson Whitehead
Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Serge Chauvin
Albin Michel, 2017, 412 p.